

Pourquoi la BNS propage la fable monétariste dans les écoles

En 2021, la valeur du bilan de la Banque nationale (BNS) franchira le seuil historique de 1 trillion de francs suisses. Navigant à vue au travers de crises successives (financière, de la zone euro, sanitaire), la BNS a depuis 2008 décuplé son bilan en créant ex nihilo près de 900 milliards de francs. Pris ensemble, les bilans de la Fed, de la BCE et de la Banque du Japon atteindront bientôt 30 trillions de dollars, contre 3 trillions avant 2008.

Selon la théorie monétariste, cette création monétaire sans précédent par les banques centrales aurait dû relancer l'activité économique et surtout générer de l'inflation, voire de l'hyperinflation. Cette théorie étant omniprésente dans les manuels d'économie «mainstream», nombre d'anciens bons élèves devenus économistes annonçaient le retour imminent de l'(hyper-) inflation après 2008. La récurrence de telles alarmes dix ans plus tard s'explique peut-être par cette citation de Mark Twain: «Il est plus facile de tromper les gens que de les convaincre qu'ils ont été trompés.»

Les trois vers monétaristes

En effet, se pourrait-il que la théorie monétariste soit trompeuse? Et, à ce sujet, les manuels d'économie placés entre les mains des élèves romands sont-ils en train de former une nouvelle génération mieux avisée?

Le constat s'impose. Les ressources didactiques du post-obligatoire enseignent le monétarisme. Primus inter pares, Iconomix, un programme de formation piloté par le département de recherche néoclassique de la BNS, propose des modules intitulés «Qu'est-ce qu'une banque» ou «Masse monétaire et prix» qui propagent cette théorie.

Dans sa version courte, la fable monétariste est une fable, pourquoi la propager dans les écoles? Une explication déjà avancée pointe l'inertie des croyances, y compris dans le monde enseignant.

merciales jouent elles aussi un rôle», mais «il est important de noter [qu'elles] n'accordent de crédit que lorsqu'elles disposent de montants suffisants sur leurs avoirs en virement auprès de la Banque nationale», montants appelés «réserves» qui agissent soi-disant comme «multiplicateur monétaire»; 3) «l'augmentation de l'offre de monnaie entraîne une baisse du pouvoir d'achat de celle-ci: le niveau des prix grimpe».

Or, si la BNS détermine la quantité de monnaie qu'elle injecte dans le système bancaire en rachetant titres ou devises, elle ne détermine pas celle demandée par les banques au taux d'intérêt qu'elle a fixé, demande qu'elle doit satisfaire intégralement.

Ensuite, les réserves (surabondantes depuis 2008) ne jouent aucun rôle dans l'attribution de crédit. Comme le sait tout banquier, chaque crédit créé son propre dépôt au moment même où il est accordé, et non l'inverse. L'ajustement des réserves, s'il est requis, ne se fait que dans un deuxième temps, à travers une transaction sur le marché interbancaire ou avec la BNS. Conséquence: la notion de multiplicateur monétaire n'a aucun sens.

Troisièmement, comme l'explique la théorie post-keynésienne, la création monétaire n'est pas un processus exogène sous contrôle de la BNS, mais un processus endogène qui dépend principalement de la demande de crédit des acteurs économiques que les banques ont intérêt à satisfaire. Quant à l'inflation, c'est un phénomène complexe, qui dépend surtout de la demande pour les biens et services, et non de l'offre de monnaie par la BNS.

Une fable pour les écoles?

S'il est évident que la théorie monétariste est une fable, pourquoi la propager dans les écoles? Une explication déjà avancée pointe l'inertie des croyances, y compris dans le monde enseignant.

Hypothèse complémentaire: cette fable, en ancrant ces croyances, légitime les institutions et politiques austéritaires qui soutiennent l'ordre établi. En effet, enseigner que l'offre (monétaire) prime sur la demande permet de dépeindre la politique monétaire de la BNS comme agissante. D'une part, cela justifie l'accent mis sur le ciblage de l'inflation et un contrôle prudentiel faible, douce musique pour les grands créanciers et le secteur financier.

D'autre part, cela prépare les esprits à absorber la fable monétariste dans sa version longue, à savoir accepter la logique des politiques économiques «de l'offre», qui priorisent les intérêts des détenteurs du capital. Si la politique monétaire est agissante, recourir à des politiques budgétaires expansives (pour stabiliser la demande ou réorienter l'activité économique) devient superflu, voire néfaste. Les manuels peuvent ainsi vanter les mérites de l'équilibre budgétaire et du frein à l'endettement, une leçon trop bien retenue par notre ministre de Finances.

Comme l'illustre la pandémie, les autorités suisses répugnent à apporter une réponse politique et budgétaire adéquate aux grands défis collectifs. En sera-t-il autrement demain face à l'urgence climatique si l'école continue d'enseigner la fable monétariste plutôt que la théorie monétaire moderne? En vue de promouvoir (une éducation à) un développement durable, il serait temps d'élaguer les manuels d'économie mainstream pour mieux les ouvrir au pluralisme de cette discipline. ■

PIERRE KOHLER,
DR. EN ÉCONOMIE
ET ENSEIGNANT

